

EXTRAIT DE LA



---

---

**REVUE DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE L'OUEST**

---

---

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE  
ET L'ÉDUCATION DU CITOYEN

Perspectives historiques et  
Problèmes d'actualité

Maurice MAUVIEL

Révolution et contre-Révolution : la confrontation  
aux langues et cultures d'Europe et du Monde ..... 139

1990 - N° 1 - 2 - 15 juin

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

ISSN 0019-2899



## RÉVOLUTION ET CONTRE-RÉVOLUTION : LA CONFRONTATION AUX LANGUES ET CULTURES D'EUROPE ET DU MONDE

par Maurice MAUVIEL\*

Comment, dans les polémiques récentes qui ont marqué la commémoration du bi-centenaire de la Révolution française, en est-on venu à porter au crédit de la contre-Révolution la faculté d'apprécier voire de pénétrer les civilisations étrangères ou de respecter la diversité culturelle ? C'est à cette conclusion que parviennent plusieurs collaborateurs du numéro spécial de la Revue *Projet* consacré à la tradition contre-Révolutionnaire (Septembre-Octobre 1988).

Il nous semble que cette appréciation très largement erronée a deux causes essentielles. D'une part, elle se situe dans une vision manichéenne des hommes qui a écarté de son champ d'études les Idéologues de la Révolution, les vrais précurseurs de l'anthropologie culturelle. Ces Idéologues étaient des républicains sincères, des démocrates éclairés, mais ils se sont opposés à la terreur et à tous ses excès sanglants sans renier leur idéal. Par la suite, Bonaparte les a chassés du Tribunat, de l'Institut et cette génération perdue a sombré dans les « poubelles de l'histoire » (Gusdorf).

D'autre part, il faut souligner que René RÉMOND et Paul VALADIER s'inscrivent dans une orientation d'études, qui, depuis une vingtaine d'années, ne pouvait que nous faire oublier davantage ceux qui, dans des conditions bien difficiles, créèrent une science de l'homme non entachée de préjugés raciaux. Nous songeons plus particulièrement aux travaux consacrés à la

---

\* Membre associé du laboratoire de psychologie sociale appliquée ; section « problèmes de culture ». Université Paris V René Descartes.



Révolution française et aux patois (enquête de l'Abbé Grégoire), à De Bonald, Joseph de Maistre, au philosophe Saint-Martin. Au plan des rééditions, à Rivarol ou à Joseph de Maistre.

En revanche, Ginguené, Garat, La Révellière-Lépeaux, Daunou, Pougens et même Volney dans une large mesure, ne font l'objet – en France tout au moins – d'aucun travail de réédition. La boutade de Sergio Moravia, le grand spécialiste italien des Idéologues qui attend toujours la traduction de ses ouvrages en français, reste d'actualité : « *Si toute personne cultivée a entendu parler des Idéologues, personne ne les connaît* ». Le silence se prolonge dans les études récentes consacrées à l'attitude que les Français adoptent à l'égard des Autres. Nous devons en conséquence interroger notre mémoire collective afin d'appréhender les raisons qui font que les Idéologues sont « *victimes d'un authentique refoulement parce qu'ils dérangent des habitudes mentales invétérées et des préférences instinctives plus enracinées encore que les présupposés politiques ou religieux* » (Gusdorf).

Trois d'entre eux sont originaires de l'Ouest. Ginguené naquit à Rennes, le père de Volney était un bourgeois de Craon, dans la Mayenne tournée vers Angers. Enfin si La Révellière-Lépeaux, vendéen d'origine et angevin d'adoption, est surtout connu comme membre du Directoire exécutif, n'oublions pas qu'il appartient à l'Institut et fut particulièrement attentif aux questions touchant les langues, dialectes et usages locaux. Nous nous efforçons de privilégier ces hommes de l'ouest dans le cours de l'exposé.

La question de l'attitude collective que les Français cultivés adoptent lorsqu'ils sont confrontés à la diversité des langues et des civilisations n'est plus posée, la plupart du temps, par les commentateurs contemporains, dans les termes et les perspectives qui furent celles de nos devanciers. La crainte qui pèse sur l'avenir de la langue française, la présence de fortes communautés immigrées en France, les problèmes liés à l'accueil des nombreux touristes qui visitent notre pays... ont conduit la presse et les sociologues à aborder les choses en termes immédiats, subjectifs, individuels et à s'éloigner de l'analyse de nos prédécesseurs, qui mettait l'accent sur les tendances lourdes et sur l'inconscient collectif.

Il est donc important, pour ce qui est de la Révolution et de la contre-Révolution, de se reporter aux analyses qui ont été faites concernant la sensibilité française à la diversité humaine à la veille de 1789. Si l'on met en perspective les analyses les plus fines sur le sujet, on s'aperçoit que seule la longue durée permet d'éclairer un tant soit peu la question qui relève d'un inconscient, caractérisé comme l'a si bien montré Durkheim, par une grande continuité. Nous ne reviendrons pas ici sur les prolongements de cette attitude collective au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècles et prenons la liberté de renvoyer le lecteur à une synthèse récente (1).



En 1789, la société française éclairée, qu'elle fût favorable ou non aux idées nouvelles, se trouvait bien mal préparée à affronter les problèmes liés à la diversité linguistique et culturelle. Contre-révolutionnaires et partisans de la République partagent pour l'essentiel une même culture. Ils auront des réactions et des comportements différents dans l'exil ou sur le sol français, mais qui procèdent pourtant d'un inconscient collectif commun.

La première et la plus importante des trois causes que nous distinguons a été analysée par Hippolyte Taine dans *les origines de la France contemporaine* (première partie : l'ancien régime). Il démontre que l'esprit français avait perdu l'habitude de sentir certaines couleurs et qu'il faisait abstraction des circonstances de temps et de lieu qui de toutes sont les plus puissantes pour façonner et diversifier l'homme. La pensée de Taine semble prendre sa source dans les études de Philarète Chasles et trouvera son accomplissement dans la sociologie d'Émile Durkheim. Le moule classique est formé par l'habitude de parler, de penser, en vue d'un auditoire de salon ; en conséquence ceux qui en sont nourris ne sont pas préparés à saisir les détails infinis et accidentels de l'expérience. Durkheim prolongera et approfondira les analyses de Taine en soulignant notamment la responsabilité de l'enseignement dispensé en France. L'intelligence a été dressée depuis l'enfance à se représenter la complexité culturelle comme une simple apparence, l'esprit s'en détourne et passe à côté sans l'apercevoir. Le sociologue parle d'une réelle cécité.

*Les origines de la France contemporaine* de Taine ont été écrites dans le contexte très particulier qui a suivi le désastre de 1870. On sait que l'auteur s'y montre violemment hostile à la Révolution et son esprit partisan le conduit à accuser les Idéologues de maux qui leur sont étrangers. Dès 1855-56, il rendait hommage à leur méthode (« un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain ») pour dénoncer ensuite le fait « qu'ils n'enseignent pas à observer, qu'ils opèrent sur des idées et non sur des faits ». Taine, outre Condillac, ne cite que Tracy et Cabanis auquel il associe Siéyès on ne sait pourquoi. Il oublie Volney si attaché aux petits faits, à l'humble détail, au micro-social, et ne semble pas connaître Ginguené, Garat, Pougens ou Daunou. La réédition récente des *origines* n'est pas neutre, les commentateurs l'utilisent pour charger la Révolution qui aurait représenté l'esprit d'abstraction, s'opposant à celui qui appréhende et apprécie la diversité. D'ailleurs on étudie ou on réédite De Bonald, Rivarol, Joseph de Maistre, Saint-Martin, et les Ginguené, Garat, Daunou, voire Volney<sup>(2)</sup> continuent d'être l'objet de l'un des scandales bibliographiques les plus criants.

La seconde cause liée à la précédente est due au fait que la connaissance que le public éclairé se faisait de l'étranger était la plupart du temps indirecte, par oui-dire. Par exemple, l'image de l'Angleterre qui circulait dans les milieux cultivés ne correspondait pas à une peinture de mœurs et d'usages



réels. L'anglomanie se fondait sur de fausses représentations. Les émigrés qui choisirent la Grande Bretagne seront bien mal préparés à l'exil.

Cependant, au cours des années qui ont précédé la Révolution, une compréhension toute nouvelle des langues et civilisations étrangères s'esquisse. Une soif de connaître ancrée dans le réel naît et se répand. Volney a fait paraître en 1787 son *Voyage en Égypte et en Syrie*. Le voyageur-philosophe, observateur attentif, y fait preuve d'un sens anthropologique dont la modernité étonne.

La Révellière-Lépeaux, lors d'un voyage qui le ramenait à Angers quelques années avant la Révolution, rencontra près de Saumur des officiers qui, ayant servi huit ans en Corse, ignoraient tout de l'italien. Il le déplore.

Quelques années plus tard, Ginguené dénoncera les préjugés et la condescendance dont font preuve les critiques français lorsqu'ils écrivent au sujet des langues de l'Europe. Ainsi La Harpe dans le *Mercure de France* de Mars 1772 affiche son mépris et son ignorance de la manière qui suit : « *La gesticulation et les lazzi font plus de la moitié du comique italien, comme ils font la plus grande partie de leur conversation et souvent de leur esprit* ». Ginguené, dans un très beau texte, dénonce cette attitude trop répandue : « *Je rapporte ces ridicules décisions d'hommes qui passent cependant pour de bons juges... pour que nous comprenions bien comment il arrive que les autres nations nous accusent d'ignorance, d'orgueil, d'impolitesse et de légèreté* ».

Ginguené et Taine jugent de la même manière Marmontel mais sous un angle différent. Le premier souligne la profonde méconnaissance, l'outrecuidance du jugement ; le second relève que l'auteur des *Incas* prêtait à ses personnages les mêmes mécaniques à tirades que s'ils avaient été dans un salon parisien.

Autre exemple : Garat, en 1785, rendit compte dans le *Mercure du Discours sur l'universalité de la langue française* de Rivarol, qui avait fait l'objet d'un prix à l'Académie de Berlin. On vient de rééditer à l'occasion du Bicentenaire *Le Dictionnaire des grands hommes de la Révolution* de Rivarol. Garat est la cible de l'auteur mais sait-on pourquoi ? En 1785, le futur député basque à l'Assemblée Constituante avait réfuté les assertions gratuites et condescendantes de Rivarol qui estimait que la langue espagnole ne peut exprimer les épanchements de l'amitié, que la langue italienne est dépourvue d'harmonie. Ferdinand Brunot dans son *Histoire de la langue française* soulignait la justesse des critiques de Garat mais aujourd'hui qui se soucie de l'Idéologue qui n'a cessé de prendre la défense de la langue basque, du néerlandais, de l'anglais et de l'italien ? Et ce, pendant toute la Révolution et l'Empire.

Enfin, comment ne pas évoquer, ne serait-ce que très brièvement, les *Conseils à un jeune prince* de Mirabeau qui datent de 1787. Le futur tribun



y appelait le prince à rompre avec la cécité culturelle qui concernait aussi les autres cours d'Europe : « *C'est le monde qui varie à l'infini... c'est là que les variétés de sexe, d'âge, d'emploi, de talents, de nation, de goûts, de genre d'esprit, de sentiment, d'affection se renouvellent à chaque instant. Transportez-vous sur cette scène toujours animée...* » écrivait-il.

La troisième et dernière cause est à chercher dans un regain du chauvinisme et du nationalisme dans les années qui précèdent 1789. L'admiration pour l'Angleterre et les institutions politiques anglaises répandue par les écrits de Montesquieu et de Voltaire fléchit ou est remise en cause, notamment dans les milieux conservateurs.

L'anglomanie et ce qu'on appelait le cosmopolitisme font place à des critiques acerbes. Les propos que tiendra Robespierre en 1795 à l'égard de l'Angleterre s'inscriront dans cette veine de chauvinisme étroit.

Francis Acomb estime que la Révolution serait, au moins en partie, la conséquence du nationalisme français et non l'inverse comme le pense la majorité des historiens. Retenons qu'à la veille de 1789, une science du divers et des mœurs naît, le courant est minoritaire mais touche toutes les branches du savoir, de la traduction à la linguistique, de la première anthropologie culturelle à la dialectologie. Cependant, il faudra attendre la chute de Robespierre pour que les Daunou, Ginguené, Garat, Volney, Pougens... mettent en place une science de l'homme ouverte au monde et aux civilisations étrangères. Le Consulat à vie marquera le terme de cette ambition qui pour se réaliser exigeait la liberté sous toutes ses formes. Ces hommes intègres, modestes, honnêtes, manquèrent peut-être de panache mais leur large horizon de compréhension, leur envergure mentale, ont permis que s'amorce à partir de 1795 une politique de l'éducation qui pour la première fois mettait au premier rang de ses préoccupations l'ouverture aux langues et civilisations étrangères.

La meilleure manière d'apprécier l'attitude de la contre-Révolution sur le sujet qui nous préoccupe consiste probablement à examiner comment se comportèrent, comment réagirent les dizaines de milliers de Français qui empruntèrent le chemin de l'exil à partir de 1789. Pour l'essentiel, ces aristocrates, ecclésiastiques, militaires... appartenaient aux classes cultivées. Certains eurent la chance de reconstituer ce qu'on appelait alors une vie de société, comme ce fut le cas en Pologne. La rupture avec cette vie de société, avec les salons, fut un drame pour la grande majorité d'entre eux.

Fernand Baldensperger a décrit, dans une perspective qui diffère cependant de la nôtre, ces explorateurs malgré eux. Certains ont bien mis à profit leur séjour contraint pour connaître le ou les pays d'exil. Ce fut le cas par exemple de La Tocnaye qui visita à pied l'Angleterre et l'Écosse. Une analyse même sommaire des innombrables mémoires ou journaux de l'émigration mon-



tre que les réalités sociales, linguistiques, anthropologiques des pays d'établissement demeurent étrangères à leurs yeux, pour l'essentiel. Plutôt que le présent, ce sont les singularités désuètes qui retiennent leur attention ; on s'en tient au pittoresque de façade, on entrevoit la bonhomie paysanne dans les pays germaniques, on privilégie le passé légendaire. L'hostilité nourrie envers les Lumières conduit même Marcilhac à faire l'apologie des superstitions.

Prisonniers de l'étroit moule social de leurs sociétés originelles, ils vont davantage rechercher une nature humaine primordiale. Ainsi Senancour, plutôt que d'observer et de comprendre l'homme d'un temps et d'un pays, rejette – en Suisse où il s'est réfugié – « *l'homme cultivé par l'atmosphère sociale* ».

De nombreux émigrés étaient partis avec, à l'esprit, le mot de Rivarol : « *Le temps est venu de dire : le monde français* ». La déception et le désarroi seront grands. Naturellement, les déplacements périlleux, la nécessité de quémander une aide, le besoin de travailler, conduiront nombre de ces cosmopolites malgré eux, l'expression est de Mallet du Pan, à faire l'apprentissage d'un certain relativisme culturel. Mais rien ne les avait préparés à soupçonner cette grande bigarrure du monde européen. Pour un Brillat Savarin qui découvre la relativité culinaire en s'initiant à la recette du Welsh rabbit en Amérique du Nord, combien d'errants s'accommoderont d'une vision disparate, incohérente, factice, de civilisations qu'ils ne peuvent pénétrer, l'obstacle de la langue étant par ailleurs difficile à surmonter.

Il est cependant nécessaire d'apporter quelques précisions au sujet des figures de proue sur lesquelles l'ambiguïté est encore cultivée aujourd'hui. Nous songeons à De Bonald, à Joseph de Maistre et à Charles de Villers.

*Les considérations sur la France* de de Maistre ont été rééditées, à deux reprises, dans les années qui viennent de s'écouler. L'auteur y raille la conception abstraite de l'homme qui caractérise la Constitution de l'an III et prend la défense des différences de mœurs, de religion, de situation géographique. Certains ont vite conclu à la reconnaissance de la diversité des cultures face à une révolution aveugle. Les choses ne sont pas aussi simples ni d'un côté ni de l'autre.

Peut-on faire le silence sur le fait que J. de Maistre substitue à l'analyse socio-historique rationnelle des sociétés une notion implacable de la Providence qui inclut d'inquiétantes théories sur la vitalité du sang et sur la dégradation de certaines races ? L'apologie qu'il fait de la force expiatoire attribuée au sang évoque aujourd'hui de bien fâcheux souvenirs. Les Idéologues croyaient à l'égalité de tous les peuples et n'ont jamais été tentés par l'explication raciale des différences culturelles.

De Bonald jouit aussi d'une certaine faveur de la critique, notamment dans les milieux attachés à la nécessité d'une hiérarchie des groupes sociaux



ou ethniques. Indiscutablement, l'érudition de Bonald est grande (il a lu les œuvres de l'orientaliste William Jones), ses connaissances linguistiques et philologiques sont étonnantes et il s'est intéressé aux langues indiennes. Mais enfin peut-on reprendre l'argument de Lamartine réfuté naguère par Baldensperger selon lequel Bonald « a étudié l'histoire, les mœurs, les religions, les révolutions des peuples dans leurs catastrophes même et sur place » (*Les nouvelles confidences*) ?

À Heidelberg, Bonald faisait peu d'allemand et ne se mêlait pas au milieu local. Ce royaliste inflexible s'enivrait de simplifications systématiques et n'avait rien à envier sur ce plan à mainte abstraction révolutionnaire. Baldensperger, parfaitement informé, précise que « peu d'auteurs, en réalité, sont plus éloignés du vrai sens des choses et de la perception des valeurs diverses ».

Bonald et de Maistre créent une sociologie théocratique, fondée, chez le premier, sur la révélation divine, chez le second sur l'action providentielle, laquelle se situe aux antipodes de l'anthropologie culturelle des Idéologues.

Ajoutons enfin que la hargne qu'il éprouve pour les théories de Rousseau le conduira à de singulières appréciations sur l'état de nature. Relisons seulement le premier entretien des *Soirées de Saint Pétersbourg*. Chantre de l'évolutionnisme avant la lettre, il estime que la vie spirituelle est totalement éteinte chez le barbare et en vient à regretter la mansuétude des prêtres qui criaient aux Espagnols : Point de violence, l'Évangile les réprouve. Citons un passage significatif :

« En premier lieu, l'immense charité du sacerdoce catholique a mis souvent, en parlant de ces hommes, ses désirs à la place de la réalité. Il n'y avait que trop de vérité dans ce premier mouvement des Européens qui refusèrent, au siècle de Colomb, de reconnaître leurs semblables dans les hommes dégradés qui peuplaient le nouveau monde ».

Le rôle de Charles de Villers a été incontestablement positif pour ce qui est de la compréhension de l'Allemagne et il a bien rêvé, dans un premier temps, aux complémentarités de civilisations.

Cependant, la manière dont il a défiguré la pensée des sensualistes, sa critique de l'empirisme qui s'avère être une croisade aveugle ignorant les faits ne l'incitaient pas à la rigueur. Il avait composé son *Essai sur la philosophie de Kant* avec l'intention de séduire Bonaparte. Rejeté par ce dernier, il développa alors une haine tenace contre sa patrie qu'il qualifia de pays du charlatanisme. Plus grave encore, il écouta les sirènes de l'anthropologie raciale naissante, celle de Blumenbach par exemple. En 1808, il écrivit à J. de Müller les phrases suivantes :

« Il existe sur le sol de l'Europe deux Races, antipodes l'une de l'autre. Les Alpes et le cours du Rhône les séparent : la race gallo-romaine et la race



*germanique. Ce sont deux mondes ou plutôt deux pôles opposés. Dans l'un (depuis quelques siècles) toute culture s'établit à rebours... Dans l'autre, la culture a fait tous ses pas dans une bonne direction ».*

Au même moment le bon Ginguéné, qui n'a jamais essayé de séduire le Premier Consul, bien au contraire, rédige son *Histoire littéraire d'Italie*, se soumettant le plus docilement possible au goût de la nation dont il parle tout en tenant la balance égale entre la France et l'Italie : « *Je me tiens, autant que je le puis, également en garde contre les préjugés nationaux et contre les préventions étrangères* », écrivait-il. Les Idéologues surent admirablement allier le patriotisme et la passion de connaître intimement les autres. À la décharge de Charles de Villers, on peut avancer l'idée que l'éloignement de sa patrie et les déceptions l'ont rendu amer. Au lendemain de la première guerre mondiale, Baldensperger affirmait qu'il était un renégat. Nous sommes plus indulgents aujourd'hui. Un peu à droite des Idéologues de nuances diverses qui ont souhaité l'avènement de la République mais non la mort du Roi et la contre-Révolution se situe un groupe qui s'est aussi passionné pour les langues, les mœurs et la littérature étrangère. L'abbé Morellet et J.B. Suard demeureront fidèles à la royauté mais, sur le fond, leur façon d'envisager les relations avec l'étranger étaient fort proches de celle d'un Ginguéné ou d'un Garat. D'ailleurs Morellet avait été l'hôte de Madame Helvétius à Auteuil pendant de nombreuses années. Il rompra avec Cabanis et les autres Idéologues lorsque la Révolution se radicalisera en 1792.

L'anthropologie de l'abbé Morellet ne manque pas de pénétration. C'est précisément l'ancien émigré Chateaubriand qu'il réfutera avec brio et esprit. L'auteur du *Génie du christianisme* expliquait le secret des mœurs anglaises dans le *Mercur* du 16 messidor an IX de la manière suivante : « *Il semble qu'on doit chercher le secret des mœurs des Anglais dans l'origine de ce peuple qui, mélange du sang français et du sang allemand, forme la nuance entre les deux Nations* ». À cette forme encore très atténuée de la théorie du sang, A. Morellet opposait des causes de nature économique, politique et culturelle proches de celles des sciences sociales actuelles. Il dénonçait aussi une certaine condescendance qui se traduisait en ces termes : « *On dirait que l'Anglais met dans le travail des mains la délicatesse que nous mettons dans celui de l'esprit* ».

Un autre personnage fort modéré, non engagé sur le plan politique, a joué un rôle très important en traduisant et en commentant avec bonheur et finesse les récits de voyages écrits par des étrangers. Il a admirablement traduit et annoté G. Forster l'un des pionniers de la science anthropologique nouvelle, allemand de naissance mais adepte des idées révolutionnaires. Il s'agit du traducteur-éditeur trop oublié Charles Pougens. On s'aperçoit progressivement, en collectant les faits, en analysant les textes et en procédant



à de multiples rapprochements, qu'il est nécessaire de nuancer le tableau et de s'écarter d'un certain discours dominant.

Pour l'essentiel, les hommes qui ont créé une première science des mœurs et du divers pendant la période 1789-1804/1805 ont été plutôt favorables à la Révolution sous sa forme modérée. Ils n'ont pas fui la patrie, à de rares exceptions près comme Suard qui émigra quelque temps sous le Directoire après fructidor.

Dans l'ensemble ils partagent un certain nombre d'opinions communes qui permettent de les classer dans les rangs de ce qu'on appela, à partir des dernières années du siècle, l'Idéologie. Mais on sait qu'il n'exista jamais d'école à proprement parler. Ceux qui ont été les moteurs de l'ouverture géo-anthropologique à l'Autre, pour reprendre l'expression de Sergio Moravia, avaient une conception de l'Idéologie qui tenait largement compte de la variété des civilisations. Idéologie signifiant souvent, pour des hommes comme Volney ou De Gérando au début de sa production : étude comparée de l'acquisition des idées et de la culture. Les mœurs sont des habitudes acquises très tôt par l'individu, écrivait Volney. La rupture épistémologique était de taille. Le XIX<sup>e</sup> siècle, hanté par l'idée selon laquelle l'hérédité serait la cause des différences entre nations, oubliera complètement les intuitions de Volney et de Gérando. Il faut attendre l'article tardif de Jean Piaget intitulé : « Nécessité et signification des recherches comparatives en psychologie génétique » (1966) pour que la science de l'homme explore de nouveau les voies de la psychologie comparative ou culturelle.

Condorcet tient une place tout à fait à part et il est important de marquer les limites de son anthropologie. Attaché intimement à la construction d'une société rationnelle et juste, il croit à l'égalité de tous les hommes, dont il espère que la raison les éclairera. Comme Ginguené et Garat, il ignore les préjugés raciaux ou de nation. On sait qu'il a rédigé l'une des plus émouvantes dénonciations de l'esclavage que nous connaissons.

Mais sur un plan plus général, Condorcet est l'héritier des Lumières qui s'intéressent davantage à l'homme abstrait, à l'homme a priori qu'aux singularités et aux accidents de leurs coutumes ou de leurs mœurs<sup>(3)</sup>. Il n'a jamais quitté la France, ne s'est pas frotté aux étrangers et, comme le relevait naguère Francisque Vial, cet homme de cabinet et d'abstractions éprouvait quelques difficultés à observer la vie réelle. Ses adresses aux Espagnols, aux Bataves, aux Germains et aux Suisses sont dépourvues de cette richesse anthropologique que l'on découvre chez Ginguené, La Révellières-Lépeaux ou Volney. Notamment lorsqu'il fait appel au particularisme breton pour illustrer son propos.

Nous avons analysé ailleurs comment les hommes de la Révolution et plus particulièrement ceux qui étaient au pouvoir en 1793 ont fait preuve



d'aveuglement dans leur appréciation des phénomènes culturels et linguistiques (4). Ils ont évolué rapidement de la bienveillance abstraite envers les étrangers au nationalisme souvent aveugle. Il est vrai que la patrie en danger contribua à durcir les attitudes. À l'intérieur, les Révolutionnaires rejeteront sur les étrangers la responsabilité de tous les troubles. Les meilleurs amis de la Grande France seront les victimes de ce nationalisme sanglant. Le Baron de Trenck venu se réfugier au pays de la liberté et le citoyen universel Anarcharis Cloots furent conduits à l'échafaud, le voyageur-philosophe G. Forster qui avait embrassé la cause des libertés meurt désespéré à Paris en 1794.

Fin 1793, une terrible législation répressive est mise en place contre les étrangers. Robespierre que rien ne préparait à comprendre les civilisations étrangères, d'autres manières d'être et de penser, clamera dans son *discours* du 11 pluviôse (1794) la haine, non pas du Cabinet Saint James, mais du peuple anglais.

Les Idéologues, ceux qui se passionnaient le plus pour les langues et civilisations étrangères doivent fuir, comme La Révellière-Lépeaux qui se réfugie en Picardie, pratiquement sans nouvelles de sa femme et de sa fille demeurées en Anjou. Ginguené connaîtra la prison, Garat sera surveillé, Volney inquiété.

Jusqu'à l'avènement de la terreur, ils s'étaient efforcés d'infléchir la politique culturelle et linguistique des dirigeants. Garat intervint à la tribune de la Constituante en faveur de la langue et de la culture basques. En 1792, Volney déclarait à l'issue d'une mission en Corse qu'il était très important de tenir compte du particularisme culturel de l'île.

Pendant la terreur, ces hommes ne baissèrent pas les bras. Garat sauva un citoyen anglais de l'échafaud, Ginguené protégea activement les Italiens de Paris. Un historien que n'aveuglerait pas l'esprit de parti pourrait examiner comment La Révellière, avant les grands soulèvements de Vendée, concevait ses missions patriotiques dans les Mauges. Ses *Mémoires* nous sont bien parvenus, malheureusement la plupart des documents à caractère linguistique et anthropologique qu'il a consacrés à la Vendée ont disparu. Ce qui reste permet cependant de se faire une idée de sa méthode. Si Meynier, qui lui a consacré une longue étude en 1905, explique son obstination toute vendéenne par l'hérédité, par la voix de la race, La Révellière avance des arguments d'un tout autre type pour comprendre l'âme et le courage inébranlable de ses compatriotes. Il explique comment l'ignorance, la pauvreté, le type de relations qui existaient entre la paysannerie, le clergé et la noblesse ont permis les grands rassemblements fanatiques comme ceux de Saint Laurent ou de Beaupréau, dans lesquels des imposteurs abusaient de la foi des paysans.



La Révellière, que le fédéralisme tentait, se sentait profondément vendéen et français. Lorsqu'il fut écarté du Directoire exécutif, il reprit ses études sur le dialecte, les coutumes et les pratiques de la Vendée. Ce bourgeois s'était donné quelques moyens d'étudier la paysannerie.

L'historiographie récente a surtout insisté sur la politique qui consistait à niveler langues et cultures régionales. Alors que le contexte ne s'y prêtait guère, La Révellière proposa, dans une notice lue à la Classe des Sciences morales et politiques consacrée au patois vendéen, d'encourager les études ethnologiques et dialectales dans chaque canton de France.

Pour ce qui est de la politique culturelle extérieure, le député d'Angers à la Constituante fut aux premières loges sous le Directoire. Il s'opposa aux annexions au nom de la liberté des peuples, de la diversité des langues, habitudes et coutumes. Il s'élèvera contre les abus de pouvoir que commettaient les généraux français à l'étranger, notamment à Milan où le général Brune traitait par le mépris le Directoire Cisalpin et chassa Sopranzi de son palais.

Mais comme il le souligna dans ses *Mémoires*, il était le seul au sein du Directoire à professer de telles opinions.

Il existe une unité profonde de vues chez les Idéologues qui a conduit plusieurs d'entre eux à rechercher ce que pourraient être, à l'ère de la liberté et de l'égalité, les nouveaux rapports entre nations. S'ils se sont attardés aux différents pays de l'Europe, leur vision s'est élargie au monde non occidental. Partant humblement des faits observables, ils construiront progressivement des systèmes explicatifs empirico-inductifs qui vont s'appliquer à des domaines très divers : voyages, politique et diplomatie, expatriation, langues et dialectes, Beaux-Arts et littérature, philosophie...

Certains rompent avec le moule classique qui les a façonnés et découvrent qu'il existe d'autres manières de raisonner, de penser, de concevoir les rapports de sociabilité.

On mesure, en découvrant les écrits de Volney, de Pougens ou de Ginguené, combien Madame de Staël demeure confinée au monde occidental, aux échanges entre les littératures du Nord et celles du Midi. L'auteur de *Corinne* a joué un rôle très positif en secouant le chauvinisme français, en faisant découvrir à ses compatriotes la littérature et la pensée allemandes, l'esprit de l'Italie, mais son génie ne va pas au-delà de certaines classes sociales, d'un certain horizon européen.

On peut lui opposer Ginguené, Bonstetten, Pougens et Fauriel mais aussi le Mayennais Volney ; le compte rendu de l'édition française du *Voyage dans le Latium* de Bonstetten paru dans la *Décade* de Ginguené est éclairant à cet égard :



*« L'homme qui voyage avec la curiosité de voir et non pas avec le désir d'observer ne sait reconnaître ni sentir la situation d'un pays... ; il ne sait point converser avec eux, s'enquérir de leurs maux, s'abaisser à leur langage. Au contraire, nous voyons M. de Bonstetten ne point dédaigner les conversations populaires. C'est par là et avec raison qu'il cherche à connaître le véritable état de la nation... »*

*J'ai toujours senti que l'habitude de chercher l'homme sous toutes ses formes étend infiniment nos jouissances sociales. L'idée étroite que l'on ne peut vivre qu'avec une seule classe d'hommes, cette sécheresse de l'âme qui ne sait reconnaître les idées et les sentiments que sous une seule forme est la marque infallible d'une âme étroite. Le fruit le plus beau de l'amour des sciences, est de nous inspirer de l'intérêt pour tout ce qui en mérite, et de nous attacher par cet intérêt même à tous les hommes, à toutes les classes, à toutes les nations » (5).*

C'est dans cet esprit que Ginguené, dans son *Histoire de la littérature d'Italie*, montre qu'au XVI<sup>e</sup> siècle « le fameux Angelo Ruzzante se mit à écouter avec attention les paysans des environs de Padoue, à imiter leur jargon, leur accent, leurs gestes et leurs manières. Comment il composa en patois padouan plusieurs comédies et l'on reconnaît dans ces pièces un talent particulier d'observer et de peindre qui n'appartient qu'aux véritables poètes comiques ». Il ne s'agit que d'un exemple parmi beaucoup d'autres, l'ancien rédacteur de *La Feuille villageoise* ne fait preuve d'aucune condescendance, il s'efforce toujours à l'objectivité sereine.

Ce sont les Idéologues qui vont être à l'origine de l'étude comparée des littératures, des mythologies, des mythes, des fables (6). Fauriel tentera une histoire comparée des conceptions de l'esprit humain et étudiera de façon scientifique la langue et la littérature provençales. C'était une grande nouveauté. Ginguené et Fauriel ne se limitent pas au monde occidental. Le premier va faire appel aux Orientalistes de son temps pour comprendre comment la littérature des Arabes a pu exercer une influence sur la renaissance des Lettres en Europe. Il sollicitera les avis et instructions de Sylvestre de Sacy, de Langlès, de M. de Sainte Croix... découvrira le génie de la poésie arabe et persane, soulignera les influences, emprunts et filiations. Chemin faisant, il s'informe sur l'histoire des sciences exactes en Orient, sur les points de contacts. La discussion qu'il amorce sur l'origine du roman ne manque pas d'intérêt, l'analyse serre de près les textes, les dates, dans un esprit de mesure et de justice qui force l'admiration.

Ginguené et Fauriel connaissent à peu près tout ce qui est traduit alors en anglais, en italien et en français des trésors de la littérature de l'Inde, de Perse, du Monde arabe (7). Les Idéologues favorisent les traductions d'extraits ou d'ouvrages entiers ; une place très importante était accordée dans la



*Décade* aux civilisations et aux langues non Occidentales. Fauriel apprit l'arabe qui devait lui permettre plus tard d'étudier le contact du milieu latin avec l'Islam en Espagne, en Italie, dans le Midi des Gaules et lui révéler les chroniques arabes non traduites. Il commença à étudier le sanscrit. Ses leçons sur la poésie populaire des Serbes et des Grecs modernes s'inscriront totalement dans une vision anthropologique large qui inclut la langue, les coutumes, les chants des métiers ou du berceau, des mariages ou des cérémonies funèbres. Jauffret eut même l'ambition d'entreprendre une histoire comparée des civilisations qu'il esquissa seulement.

### **Les Idéologues : vers une révolution dans les sciences de l'homme**

La plupart des commentateurs contemporains n'ont pas suffisamment souligné le bond en avant que les Idéologues avaient accompli en créant de toutes pièces une anthropologie culturelle très en avance sur son temps et qui permettait de mieux apprécier la nature profonde des nuances de la communauté humaine, de fonder de façon rationnelle et généreuse les rapports et relations entre nations et civilisations diverses.

Au moment où cette science du divers s'élabore naît une autre anthropologie, la seule que reconnaît encore Marcellin Boule en 1923 : « *les anthropologistes, naturalistes avant tout, ne doivent s'occuper que des races* ». Toute anthropologie physique, naturellement, n'est pas raciale, mais le courant de recherches qui s'amorce à partir de 1780 était lourd d'implications idéologiques ou politiques. Rappelons seulement que S.T. Soemmering fait paraître en 1785, à Frankfurt, « *Ueber die Körperliche Verschiedenheit* » (Sur la différence corporelle entre le Noir et l'Européen). En 1791, on traduit en France *De l'origine et de la couleur des nègres* et *Dissertation sur les variétés naturelles qui caractérisent la physionomie des différents climats et des différents âges*, du Hollandais Camper ; la troisième édition (complétée) du premier ouvrage de Blumenbach ayant trait à la crâniologie comparée paraît à Goettingen en 1795.

On en viendra rapidement à proposer une classification puis une hiérarchisation des caractères intellectuels des races.

Le refoulement concernant les Idéologues est tel que Christian Delacampagne, dans *L'Invention du Racisme* (Fayard 1983, page 273), inscrit l'« Idéologue » Cabanis dans la même lignée que Camper et Gall, le fondateur de la phrénologie<sup>(8)</sup>. En opposition à cette anthropologie physique à connotations nettement raciales, les Idéologues ont jeté les bases d'une anthropologie sociale/culturelle prenant appui sur le réel, rien que sur le réel contrairement à ce que pensait Taine. Les conclusions auxquelles ils par-



viennent, les hypothèses qu'ils formulent, annoncent les découvertes ou les redécouvertes des sciences humaines contemporaines.

Nous souhaiterions, en guise de conclusion, évoquer quelques points de cette rupture épistémologique sans omettre les aspects appliqués, immédiatement utiles à la compréhension saine de sociétés ou de civilisations différentes de celle qui nous a vu naître et grandir.

Dans le domaine du préjugé d'abord, qu'il soit de nation, de groupes sociaux ou ethniques, de langues, de dialectes, de patois... la période qui couvre l'ère révolutionnaire est extrêmement riche en réflexions et propositions d'action, notamment dans le domaine de l'éducation des jeunes, des adolescents et des adultes. La vision des Idéologues, très large, englobe tous les secteurs de la vie, de l'art, des rapports avec les étrangers. Elle s'oppose à l'étrécissement du point de vue du psychologue social contemporain, qui étudie souvent les préjugés sous une seule face en dépit de la sophistication éventuelle des protocoles de recherche.

Claude Lévi-Strauss écrit dans son introduction à l'œuvre de Marcel Mauss : « *En ouvrant aux recherches ethnologiques un nouveau territoire, celui des techniques du corps; il ne se bornait pas à reconnaître l'incidence de ce genre d'études sur le problème de l'intégration culturelle, il soulignait aussi leur importance intrinsèque. Or à cet égard, rien n'a été fait ou presque...* » (9).

Avant Mauss cependant les Idéologues s'étaient intéressés à la question. Tracy dans ses *Éléments d'idéologie* (ch. XVII) ne les ignore pas totalement mais sa démonstration est un peu abstraite. En revanche, Volney, lors de son entretien avec l'Indien Petite Tortue près de Philadelphie, entame avec son interlocuteur un débat sur les habitudes comparées du corps dans les sociétés européennes et indiennes. Volney, contrairement à une tradition encore forte vers 1930 en Europe, comprit que les habitudes du corps sont apprises très tôt au sein de la famille, du clan, de la « nation » et transmises. En 1930, Rossel y Vilar tentait encore de démontrer que les gestes provençaux ou catalans sont liés à l'hérédité et qu'ils constituent le marqueur culturel essentiel.

L'anthropologie Volneyenne concerne également, surtout devrions-nous dire, tout ce qui a trait aux contacts de cultures, individuels et collectifs. Il s'est intéressé à des problèmes qui retiendront l'attention des sciences de l'homme bien tardivement. À compter de la fin des années trente en Grande Bretagne et aux États Unis, des années cinquante en France. Aujourd'hui encore, cette branche des sciences humaines est tout juste acceptée voire encore clandestine chez nous, tant la force de la tradition culturelle et universitaire est forte.



Durkheim, le fondateur de la sociologie française, avait bien vu que « la société peut seule fournir à l'esprit les cadres qui s'appliquent à la totalité des êtres et qui permettent de la penser » (1912). En revanche, il ne s'est pas posé la question de savoir ce qui se passe lorsque des individus appartenant à des ensembles socio-culturels différents entrent en contact (voyages, émigration...). Edmund Leach, l'anthropologue social britannique disparu récemment, écrivait il y a quelques années : « *Une des faiblesses majeures du modèle Durkheimien est particulièrement évidente. Les sociétés étaient traitées comme des systèmes existant naturellement, se suffisant à eux-mêmes avec des frontières closes. Mais dans la vie réelle, quand nous utilisons le mot société, cela implique qu'un individu peut se déplacer d'une société à l'autre* » (1982).

L'histoire des sciences de l'homme qui se développe rapidement permet de faire apparaître la rigueur et la modernité de l'anthropologie des Idéologues et notamment celle de Volney<sup>(10)</sup>. Le voyageur-philosophe aborda avec un siècle et demi d'avance la plupart des notions que soulèvent les contacts de cultures : acculturation, contacts de langues, circulation et emprunts de traits culturels, socialisation comparée, réinsertion culturelle après un séjour à l'étranger...

Ginguené, Garat, Daunou, appuyés par des responsables clairvoyants comme Lakanal, ont tenté de donner à la France un enseignement qui avait pour objet d'atténuer ce « moule abstrait » qui marquait les esprits, d'ouvrir les consciences aux langues et civilisations de l'univers. Ces tentatives furent novatrices tant à l'École normale de l'an III que dans les Écoles centrales, à l'Athénée, au lycée étranger. Notre appareil de formation aurait tout intérêt à s'inspirer de principes qui touchaient toutes les disciplines. Il se trouve que l'actualité continue de jeter la lumière sur les *Mémoires sur l'instruction publique* de Condorcet, mais ignore que c'est à partir du 9 thermidor que la Révolution a commencé de jeter les bases d'une éducation réellement ouverte au monde<sup>(11)</sup>. Ginguené, Destutt de Tracy, Garat, Volney, Daunou... luttèrent pour maintenir et consolider un dispositif fragile. Mais le temps de l'arbitraire, de la suppression des libertés approchait. Le Tribunat où siégeaient des hommes comme Ginguené fut épuré, l'ex-Décade philosophique fut quasiment contrainte de disparaître en 1807, la Classe des Sciences morales et politiques, fief des Idéologues, fut supprimée quelques années avant.

Les interdits et la censure collective sur les écrits des Idéologues se développeront sous l'Empire et la Restauration ; l'oubli commençait. Dès 1820, Charles Nodier affirmait déjà sans nuances : « *J'ai dit qu'il était impossible de parler sérieusement de cette période de l'éducation* ».

Maurice MAUVIEL



## NOTES

- (1) Maurice MAUVIEL. « la Révolution française et les étrangers. Persistance d'une conscience collective : de l'étranger de 1789 à l'immigré de 1989 ». *Cahiers de sociologie économique et culturelle*, n° 11, juin 1989 ; pp. 9-35.
- (2) On annonce la réédition de VOLNEY dans la collection dirigée par Michel SERRES (Fayard).
- (3) Clifford GEERTZ : *the interpretation of cultures*, New York, Basic books, 1973.
- (4) M. MAUVIEL. *La Révolution Française et les étrangers*, op. cit.
- (5) *La Revue philosophique politique et littéraire* 30 vendémiaire, an XIII (ex. Décade).
- (6) Ginguené ne semble pas maîtriser l'allemand.
- (7) Dans un autre ordre d'idées, Volney proposa au Président Jefferson de recueillir toute information sur les langues des Indiens d'Amérique. Il recueillit lui-même un vocabulaire Miami.
- (8) Sur cette question, voir M. MAUVIEL : *L'idée de culture et de pluralisme culturel*, aspects historiques, conceptuels et comparatifs, thèse, 1983 ; et Henri NEUVILLE : *l'Espèce, la race et le métissage en anthropologie*, introduction à l'étude de l'anthropologie générale, Paris, Masson 1933.
- (9) Claude LÉVI-STRAUSS : introduction à l'œuvre de Marcel Mauss in M. Mauss : *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1965, p. XII.  
Originellement l'article de Marcel Mauss « les Techniques du corps » est paru dans le *Journal de psychologie*, XXXII, n° 3-4, 15 mars - 15 avril 1936.
- (10) Il a également proposé au Directoire une véritable coopération culturelle avec les États Unis. Innovation étonnante.  
Voir M. MAUVIEL, « Volney précurseur de l'anthropologie psychologique », in Actes du colloque : « *Volney et les Idéologues* » ; Presses de l'Université d'Angers, déc. 1988, pp. 319-334.
- (11) « Quand la Terreur eut cessé, quand il eut recouvré la liberté, tout ce qui, d'hommes supérieurs avait échappé à l'orage, se réunit ; les rangs éclaircis se resserrèrent, géomètres, naturalistes, publicistes, poètes, tous travaillèrent en commun ; ce fut l'époque la plus brillante du développement de l'esprit humain. Alors furent fondés l'Institut, les Écoles normales, les Écoles centrales, l'École Polytechnique ; ce fut le règne du talent, de l'esprit... Il fut court grâce à Bonaparte. » (*Lettres de Victor Jacquemont à Jean le Charpentier*). Publications du Muséum d'histoire naturelle, n° 2, 1933.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES COMPLÉMENTAIRES

- Fernand BALDENSBERGER : *Le Mouvement des Idées dans l'émigration française (1789-1815)*. Paris. Plon, 1924 - 3<sup>e</sup> édition.
- Jean GAULMIER : *L'Idéologue Volney, 1757-1820*. Beyrouth, 1951.
- Georges GUSDORFF : *La conscience révolutionnaire et Les Idéologues*, Payot, Paris, 1978.
- Albert MEYNIER : *Un représentant de la bourgeoisie angevine à l'Assemblée nationale constituante : L.M. Larévellière-Lépeaux*, Germain et Grassin, Angers, 1905.
- Maurice MAUVIEL : Garat, Ginguené et l'Italie. Communication faite au colloque : *la Révolution et les Idéologues*. Université de Pise, sept. 1989 - À paraître.
- Sergio MORAVIA : *Il tramonto dell'illuminismo*. Filosofia e politica nella società francese. (1770-1810) Laterza, Bari, 1968.
- Sergio MORAVIA : *Il pensiero degli Idéologues*. Scienza e filosofia in francia, 1780-1815. La nuova italia, Firenze, 1974.
- Sergio MORAVIA : *Filosofia e scienze umane nell'età dei lumi*, Sansoni, Firenze, 1980.
- Paul HAZARD : *La Révolution Française et les lettres italiennes (1789-1815)* - Paris, Hachette, 1910.

